

13^e année - N° 152 - Mars 81 - Mensuel - 8 F - 65 FB - 5 FS - Canada \$ 1,50

BEET

152

POSTERS: BON SCOTT/BIJOU

CLASH 81 L'INTERVIEW



HARD ROCK: SPECIAL G.B.

STARSHOOTER/JAMES BROWN

ROCK A RENNES

RUDE EPOQUE

« Joe ne viendra pas. Tu sais, on aime pas trop le jeu des interviews et nous essayons de nous répartir le boulot à peu près équitablement. La semaine dernière, c'est lui qui les a toutes faites. C'est à notre tour » m'explique Paul Simonon.

Domage ! Si chacun des quatre membres de Clash a sa propre personnalité et son importance dans le son comme dans l'image du groupe, Strummer est sans hésitation le plus porté à la discussion et au débat d'idées. Sans parler de son engagement politique réel et réfléchi dont il a donné une preuve supplémentaire lors d'une interview accordée à Paul du Noyer du NME, au début de l'année. Londres, le Londres rock, du moins, n'est pas si grand et les occasions ne manqueront pas de le coincer derrière un micro : partie remise ! Faudra pas compter sur Topper non plus, il répète cet après-midi. Avec le Royal Symphony Orchestra. J'en vois déjà s'affoler et se souvenir avec effroi de l'époque où ELP, Rick Wakeman et autres besogneux mégalomanes prétendaient descendre de Beethoven au lieu de rouler sur lui. Non. Renseignements pris, Topper a permis de retrouver une batterie volée à la très respectable formation classique qui, impressionnée par sa technique, l'a invité à venir jammer sur « 1812 Overture », le week-end suivant. ROLL OVER TCHAIKOVSKY... Ce genre d'attitude est assez typique de Clash, traqueurs d'aventure aux sens perpétuellement en éveil. Une volonté acharnée d'apprendre et de connaître, d'aller voir un peu ailleurs ce qu'il s'y passe pour y retremper leur feeling. « Je ne pouvais pas encadrer les couleurs d'origine ». Paul me montre une 125 bariolée de frais. « J'ai fait comme pour les basses. Je l'ai repeinte. C'est mieux comme ça, non ? » Il faut reconnaître que l'engin et son pilote, une grande carcasse pliée en deux, un chapeau noir à larges bords comme en portent tous les rude boys de Londres, vissé sur la tête en guise de casque, ne manquent pas d'allure. La seule fois, même, avec celle de Jimmy Cliff dans « The Harder They Come », qu'une Honda ressemble à quelque chose à mes yeux. Ce goût pour la « peinture » et l'aspect visuel des choses, en provenance de ses années de

De triple album controversé en film renié, de tournées reportées en disputes contractuelles, de messages anxieux en explosion musicale, le Clash, première brigade rock au monde, se heurte aux contradictions du temps et du système. Et les interrogations affluent. Yuri Lenquette en soumet le maximum à Mick Jones et Paul Simonon.

glandouille dans une école d'art, avant qu'il ne délaisse les pinces pour les quatre cordes d'une basse, se traduit plus particulièrement maintenant par un sens aigu du look. Paul Simonon possède cette élégance insolente des gens qui ont appris à tenir une scène avant de s'inquiéter des subtilités d'une gamme. (Il joue maintenant sur une basse « fretless », mais c'est venu APRÈS). L'archétype, l'image parfaite du rebelle au grand cœur, le préféré des filles et une beauté sur le fil du rasoir. Nous traversons une cour de garage aux pavés maculés de flaques d'huile pour escalader quelques marches branlantes, débouchant sur un bordel, fils entremêlés, jacks, micros, cendriers pleins, instruments et boîtes de bière jonchant le sol-typique à tous les locaux de répétition. Les Clash ont loué l'endroit pour encore une semaine. Le Vanilla Studios, à Pimlico, non loin des bords de la Tamise, est un de ces « reharsals » qui se multiplient fort bénéfiquement à Londres ; usines et hangars désaffectés ou vieux immeubles laissés à l'abandon par leurs propriétaires et retransformés en locaux de répétition, prêtés ou loués aux groupes selon leurs nécessités. Le genre de détail qui fait ressortir un peu plus l'absence totale de structures offertes aux groupes français de l'autre côté de la Manche. Une console a été casée dans un coin, isolée par des panneaux de bois en vue d'enregistrer au passage les idées surgissant d'une répétition. C'est ici que doit avoir lieu l'interview, avant de poursuivre la soirée dans le pub le plus proche et au 100 Club où Pearl Harbour donne un concert le soir même. Mick Jones se pointe en compagnie de Kosmo, leur manager/fan, numéro un. Avec sa chemise et son costard noirs, le guitariste a tout du gangster, millésime Chicago de la prohibition ; flanqué d'un remake du joueur

de cartes, version Far-West, cheveux longs sur la nuque dépassant d'une espèce de chapeau melon informe. L'histoire du banditisme en un coup d'œil. Il est assez difficile de rendre sur papier l'exacte teneur d'une entrevue avec le Clash. Paul, quand il lui arrive de briser le mur de silence dont il s'entoure, s'exprime comme s'il était perpétuellement défoncé, pesant les mots, ne livrant qu'une infime partie des idées se bousculant dans sa tête. L'image traditionnelle du bassiste peu loquace. Mick, à l'inverse, parle nerveusement, saute d'une idée à l'autre avec une rapidité déconcertante ; très latin dans son usage intensif des mains et des jeux de physionomie, il ponctue sa conversation de « you know what I mean » et « you see » incessants.

Sandinista ?

Rien que par la quantité d'encre écoulee à son sujet, « Sandinista ! » est un disque important, dernier avatar des régulières batailles d'Hernani agitant le cercle de la critique rock après les disputes sur la valeur du ska, le dernier Springsteen et, en attendant, celles sur le prochain Pretenders. On chipote, on dissèque, on analyse pour y trouver trop de rock mais pas assez de dub ou l'inverse... Comme si six faces aventureuses sans jamais être ambiguës, qu'on peut écouter et réécouter et continuer d'y découvrir de nouvelles choses, un essai courageux qui, même lorsqu'il se plante, n'en reste pas moins intéressant et vivant ; comme si, donc ce genre de disque abondait et Clash était un groupe dont le rock puisse se passer. **Best** : « Sandinista ! », c'est un titre curieux, non ? **Paul** : C'est quand même mieux que « Greatest Hits » ou un quelconque jeu de mots à la con. **Mick** : On devait sortir le disque, à cette époque, un peu avant Noël. OK. Et il y avait un

black-out complet sur la situation au Nicaragua. Personne n'en parlait, rien à la radio, rien à la télé, ni dans la presse. Nous avons pensé qu'appeler notre disque du nom de guerre des révolutionnaires permettrait de soulever un peu l'épaisse couverture qui recouvrait tout ça. Un titre utile, si tu veux, et pas seulement pour le disque... Je ne sais pas si c'était pareil en France mais, ici, personne n'était au courant. Et on n'avait carrément pas le droit d'en parler aux USA. Notre but était d'obliger les gens à se renseigner, particulièrement ceux qui auraient à chroniquer l'album. Sounds, par exemple, a consacré un article entier à la révolution sandiniste. Pas sur nous mais sur ce qui se passait là-bas.

Paul : On a peut-être été démoli en partie à cause de ça. Certains critiques n'ont sûrement pas apprécié d'avoir à téléphoner à un pote pour se mettre au jus.

Best : Pourquoi cette révolution particulièrement ? C'est pas le choix qui manque.

Mick : Je ne peux me placer qu'en observateur extérieur mais, d'après ce que je sais, elle a été menée de bout en bout par des jeunes qui en ont eu assez et pris les armes. Et, après avoir gagné, ils ont su rester humains, ne pas condamner à mort leurs oppresseurs de la veille comme après chaque révolution. Le mépris et les poubelles de l'histoire pour leurs bourreaux...

(Vous pouvez trouver tout cela un peu naïf et confiant dans les capacités du rock à faire bouger les choses. Ou reprocher au Clash d'avoir une vision très romantique de la politique. Ceci-dit, rien ne vous empêche de vous inquiéter de ce qui est en train de se passer au Salvador avant de les railler : une révolution est en cours dans ce petit pays, proche du Nicaragua, avec son cortège d'innocents massacrés par une clique bottée et sans complexes... Une fois encore, le reste du monde s'en contrefout. Si Clash a réussi à donner l'envie et l'habitude de regarder un peu dehors à quelques personnes, ce n'est déjà pas si mal...)

Best : Vous n'avez pas réutilisé Guy Stevens, cette fois-ci.

Mick : Il l'a fait la dernière fois, non ? « London Calling » lui a permis de ne rien avoir à foutre pendant un bon moment. C'est un très grand producteur mais il



est un peu dingue et n'arrête pas de boire. Remarque, il a ses raisons... Depuis, il a eu l'occasion de faire d'autres boulots de production mais je pense qu'en fait il n'a tout simplement pas envie de bosser. Et attendre que Mott the Hoople se reforment. Nous avons produit le disque nous-mêmes avec l'aide de Bill Price, un ingénieur du son du Wessex Studio, un type très compétent qui sait trouver vite le son qu'on lui demande.

Best : Vous avez utilisé pas mal de studios. Il y a une grosse différence entre eux ?

Mick : Pas vraiment au niveau du son. C'est plutôt une question d'ambiance de travail. Nous avons commencé au Power Station, le gros studio à la mode à New-York. C'est celui que tu vois sur la pochette du dernier Springsteen. Tout le monde veut aller là-bas. Il y avait Chic et Diana Ross qui enregistraient juste à côté ; on était comme des fous, le nez collé contre les vitres à les regarder travailler. Ils ont fini par mettre des rideaux... Nous bossions donc là de midi à 6 heures du soir ; jusqu'à ce qu'un type déboule pour nous prévenir que Springsteen et son groupe allaient arriver. C'était l'usine, l'inspiration ne venait jamais au bon moment. A cette heure, d'habitude, je suis encore

au lit ! On a préféré émigrer vers l'Electric Ladyland où nous pouvions aller et venir, enregistrer à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, avec tous ces gens qui se pointaient pour jouer avec nous. Certains que je ne connaissais même pas. La plupart des titres ont été mis en boîte là-bas. Une trentaine de morceaux environ. Le reste a été enregistré entre le Channel One à Kingston et le Wessex à Londres.

Best : Mikey Dread est devenu le cinquième Clash ?

Mick : Non, ni lui, ni Mickey Gallagher qui fait avant tout partie des Blockheads. Kosmo à la limite... Mikey Dread est un as du mixage. On s'est branché avec lui à l'époque du 16 Tons Tour. Toots devait assurer nos premières parties, mais le projet est tombé à l'eau et on a eu Mikey en remplacement. On ne savait pas du tout ce qu'il faisait, rien n'était prévu au départ, il se trouve que nous sommes devenus de grands amis.

Paul : Nous partons tous les deux à la Jamaïque la semaine prochaine pour enregistrer. Ça devrait normalement sortir sur son label Dread at the Controls dans 2 ou 3 mois.

Best : Qui est ce Timon Dogg ? (Il a composé et chante Lose this Skin).

Mick : On l'a retrouvé à New-York mais c'est un vieux copain de Joe. Ils faisaient la manche dans le métro ensemble. Un type très cool, il essaye sans arrêt de faire la part des choses. Le genre de mec qui part aux Indes quand ce n'est plus du tout la mode et rêve de devenir paysan. Il compose des chansons depuis une éternité, il a même eu un contrat dans le temps avec Apple et je crois bien qu'il va se remettre à la musique plus sérieusement maintenant. Pas mal de gens ont cru que c'était Ellen (Foley) qui chantait « Lose this Skin » !!!

Black Market

Best : Vous signez les morceaux « The Clash » sur ce disque, il y a une raison particulière ?

Mick : Nous avons décidé de garder la signature « Strummer-Jones » pour les morceaux que nous composerons pour d'autres. Nous venons juste d'en donner un à Ellen Foley, « Shattered Palace », pour la face A de son prochain single. Tout ce que fera Clash sera signé « The Clash » collectivement. De toutes façons les royalties qu'on a pu toucher Joe et moi, ont servi à payer les dettes que nous avions contractées pour le groupe.

Best : Comment fonctionne la composition à l'intérieur du Clash ?

— Ça se passe comme ça ! Mick s'empare d'une basse pour se lancer dans une rythmique funky. L'un de nous se met à jouer un truc. Les autres se greffent dessus, apportent leurs idées et on voit ce qui en sort, si c'est bon ou le garde... On pique pas mal de plans à droite et à gauche aussi !

Best : Votre musique me semble moins structurée que par le passé, moins rigide.

Mick : Tu sais, en 5 ans, nous avons appris à jouer. On n'y peut rien mais on est devenu de meilleurs musiciens ; nous avons beaucoup moins besoin de cadres et pouvons nous permettre de jouer au feeling, d'improviser. Une approche beaucoup plus noire, si tu veux !

Best : « The Time is Tight » sur le 25 cm « Black Market Clash » est une chute des sessions de « Sandinista » ?

Mick : Non, c'est beaucoup plus vieux. Ce qui est curieux c'est que ça sonne effectivement comme les nouveaux. On a enregistré ça à l'époque de « White Man in Hammersmith Palais » avec d'autres trucs comme « Pressure Drop » et « Crush on You ». C'est un morceau de Booker T & The MG'S sans l'orgue avec ce riff de guitare à la « Pretty

Vacant ». Les gens de la maison de disques, quand ils ont entendu les bandes, ont décrété que c'était de la merde et en ont profité pour diminuer le budget de « Give 'em enough rope ». Deux ans après ils ont trouvé ça génial et ressorti tout sur des faces B ou, pour ce titre, sur le 25 cm.

Best : On y trouve aussi la première version de « Capitol Radio ».

Mick : C'est une bonne idée. Nous avons sorti cette chanson comme un cadeau aux 500 premiers fans qui écriraient en 77 et les gens dépensaient des fortunes pour obtenir la version pirate. Je n'ai rien contre les bootlegs, soit-dit en passant, mais l'idée de base n'était pas que ce titre devienne une pièce de collection.

Best : Comment en êtes-vous venus à enregistrer un triple-album ?

Mick : Rien n'était prévu en fait, il se trouve qu'on a enregistré beaucoup de matériel. Nous avons donc pensé refaire un double-album pour s'apercevoir que tout ne rentrerait pas non plus ; chacun de nous avait ses bonnes raisons de vouloir voir sortir certains titres. On a donc décidé de mettre tout sur un triple. Maintenant que c'est fait je suis sûr que c'était une PUTAIN DE BONNE IDEE !!!

— **Paul :** D'autant plus qu'il était clair que nous ferions tout pour le vendre au prix d'un seul. Même si les gens n'aimaient pas tout, il y aurait quand même quelques-unes dans le tas qui les brancheraient. Deux heures de musique pour ce prix-là, ils ne se faisaient pas arnaquer... (Je rappelle, au passage, que, grâce à la guerre des discounts entre les grandes chaînes de magasins, « Sandinista ! » coûte en Angleterre moins de 5 Livres. Trouvez mieux en ces temps d'inflation galopante !)

Mick : Nous savions qu'on allait perdre du fric sur ce coup et être démolis par la critique, pour eux, « double » ou « triple » doit être une grossièreté à ne prononcer en aucun cas. Mais nous voulions SORTIR ce disque et nous l'avons FAIT !

Best : Comment expliquez-vous ce tir de barrage de la critique ?

Mick : Je... Je leur crache dans l'œil ! Il ne rigole plus du tout sur ce coup. Chaque semaine quand j'achète les journaux, ça me fait mal. Je ne comprends pas. J'ai pourtant l'impression que nous avons contribué à quelque chose dans ce pays. Je ne sais pas trop à quoi mais je suis sûr que nous avons contribué à quelque chose.

Paul : Ce genre de réaction est

assez typique de l'Angleterre qui n'aime pas trop partager avec le reste du monde ce qui lui appartient. T'as qu'à voir les réactions à l'arrivée des Noirs dans LEUR pays. Depuis que nous sommes un peu connus à l'étranger, on est mal vu ici. Sans doute que dans deux ans, ils regretteront ce genre d'attitude snob. Ce sera trop tard...

Mick : Peut-être qu'ils veulent qu'on s'en aille. Tiens, l'autre jour, ils annonçaient une tournée : « The Clash visits Hitsville UK », comme si on était Jerry Lee Lewis, comme si on ne vivait pas ici. OK ! L'année dernière, nous avons beaucoup tourné à l'étranger, mais merde, nous HABITONS dans ce pays. Ils ne se rendent pas compte du mal qu'ils peuvent faire. Prends Pearl, par exemple, elle a eu un tas de mauvaises critiques. Elle n'est pas connue et ça va être 4 fois plus dur, pour elle, d'arriver à l'être. Il va falloir qu'elle tourne sans arrêt dans toutes les villes devant 15 personnes pour arriver à réparer une seule mauvaise critique. Les gens qui ne peuvent pas acheter plus d'un disque par semaine et voir un seul concert, ne prendront même pas la peine de l'écouter. Quand les reproches sont justifiés, OK. Mais je crois bien qu'ils ont décidé que telle chose était à la mode et pas une autre. Ils ne sont pas meilleurs que nous, eux aussi font partie du music-business, ils passent des pubs dans les journaux.

Best : Vous avez eu, je crois, quelques problèmes avec CBS pour sortir le disque ?

Mick : Ils refusaient carrément, oui ! Nous menaçaient de ne plus jamais sortir un de nos disques. Nous avons réussi en acceptant de ne pas recevoir de fric tant que nous n'aurions pas vendu autant que « London Calling ». Eux étaient sûrs d'avoir leur pognon de toutes façons.

Paul : En bref, ça fait 200 000 albums. Si nous en vendons 200 000 et un, nous touchons 30 pences !

Best : Vous envisagez une tournée ?

Mick : On crève... Je ne pense pas... Il faut de l'argent pour tourner. Nous faisons gaffe de toujours payer les premières parties, ce n'est pas exactement ce qui se passe d'habitude. Tout l'argent gagné avec « London Calling » est passé dans la tournée pour le promouvoir et nous retrouver une fois de plus dans la merde au bout du compte. On attend un peu pour l'instant. Nous ferons éventuellement une date par ci par là.

Best : Des concerts-surprise, dans des petits clubs, sous un



autre nom ?

Mick : Si nous jouons ce sera sous le nom de Clash. Il n'y a pas de raisons de se faire passer pour quelqu'un d'autre et imagine que les gens apprennent que c'est nous : 2 000 personnes attendant à la porte d'un club qui ne peut en contenir que 50. Tu vois la situation dans laquelle nous nous trouverions...

Rude Boys

Best : Que pensez-vous du film « Rude Boy » ? Il vient de sortir en France.

Mick : Hum ! Je crois que les Clash sont bons dedans mais je n'aime pas trop le film, ni le type qui tient le rôle principal. Je veux dire, c'est vraiment pas James Dean, ce mec. Le metteur en scène est le type même du branleur petit-bourgeois, à aucun moment du tournage, nous n'avons eu la possibilité de savoir de quoi parlait exactement ce film.

Best : Paul, tu as tourné également avec Lou Adler.

Paul : Ouais, au Canada. Ceci dit, je n'ai pas la moindre idée non plus de ce que ça va donner, tout dépend de comment ils vont le monter. C'était intéressant de voir comment un film est fait, l'ambiance sur un plateau avec tous ces gens qui ne peuvent pas s'encadrer. En dehors du fait que je devais me lever à 6 heures du matin, c'était plutôt facile : je tenais le rôle d'un bassiste dans un groupe de rock. Je n'avais pas trop à forcer pour me sentir dans la peau du personnage.

Best : Vous reprenez un vieux titre des Equals.

Paul : « Police on my Back », j'aime pas trop celle-là. Un peu répétitive.

Mick : C'est pourtant lui qui l'a amenée à une répétition, CBS voudrait sortir ça en single. Ils

veulent un truc susceptible de faire un hit. Ma voix est, paraît-il, plus commerciale. Nous avons refusé pour que les choses soient claires : pour l'instant, Joe est le chanteur du Clash, pas moi.

Best : Sur votre single, « Hitsville UK », c'est toi qui chante pourtant.

Mick : Ce que je te disais, c'est pour les USA ; ici, il est bien établi que c'est Joe, on a voulu bouleverser un peu les habitudes.

Best : Paul va faire plus de vœux, à l'avenir ?

Paul : Je prends des cours de chant !

Best : Mensforth Hill ?

Mick : C'est l'endroit où toutes les communications internationales sont regroupées et les téléphones mis sur table d'écoute. On a fait ce truc-là comme une plaisanterie mais j'ai pas trop l'impression que ça ait été reçu comme ça. Nous pourrions le sortir comme prochain single, histoire de faire une encore plus grosse plaisanterie.

Best : Pourquoi avoir repris « Career Opportunities » de cette manière ?

Mick : C'est une chanson qui s'adresse aux gosses, elle a été écrite pour eux, je crois qu'elle prend une signification différente dans « Sandinista ! », plus profonde.

Best : Envisagez-vous de sortir un album Live ?

Mick : JAMAIS ! Enregistre-le bien pour le futur. Je ne vois pas l'utilité de se répéter ; si ça arrive, la décision viendra de CBS et d'eux seuls. Le groupe ne fera jamais un album Live, n'oublie pas de le dire. JAMAIS.

Best : Y'a-t'il un endroit où vous n'avez pas aimé jouer ?

Paul : Nous avons eu pas mal d'emmerdements en Allemagne. A Hambourg, il y a même eu un certain fracas ; Joe a filé

un coup de Telecaster sur la tête d'un type qui en cognait un autre dans le public, un de ces hardcore-punks qui ne voulait pas qu'on joue « White Riot ». Bien entendu, nous l'avons joué et ça a été le chaos. 8 d'entre nous face à 1 000 d'entre eux...

Best : Comment vous en êtes-vous sortis ?

Mick : J'ai tourné le bouton de la télé à ce moment-là... On aime bien la France ; par contre, la dernière fois, nous avons cru pouvoir nous barrer de CBS après s'être engueulés avec le président de la branche française. Comme un premier pas vers la liberté. Nous avons cru un temps que ça allait marcher ; Marc Zermati devait sortir nos disques, nous fêtions ça à l'avance...

Best : « Sandinista ! » ne compte que pour un dans votre contrat ?

Mick : Pour « London Calling », ils ont ressorti une loi comme quoi un LP doit contenir 33 minutes de musique au moins, 66 pour un double. Il manquait quelque chose comme 2 minutes à « Calling », ça leur a servi à le compter comme un simple. D'autant plus râlant que nous avons hésité à inclure cette version de « Pat Garret & Billy the Kid » jusqu'au dernier moment. Ce coup-ci, nous avons fait gaffe d'en mettre assez mais CBS avait posé comme condition préalable à la sortie de « Sandinista ! » qu'il ne vaudrait qu'un. Pour eux, 3 = 1, belle absurdité !

Best : Vous envisagez de fonder votre propre label dans le futur ?

Mick : Tu vas un peu vite là, nous leur devons encore 7 albums et les contrats sont truffés de petits alinéas qui les protègent. En fait, au moment de la signature, nous ne les avons même pas lus, ces putains de contrats. Nous étions jeunes

mais eux savaient très bien ce qu'ils faisaient. Pour essayer de s'en sortir, il faudrait poursuivre Bernie Rhodes, notre ancien manager. Et nous ne le voulons pas.

Best : Vous êtes encore en bons termes ?

Mick : Excellents... Pas plus tard que la semaine dernière, je lisais une interview où il racontait comment Vic Goddard avait écrit « I'm so bored with the USA » à notre place.

Best : Et ce projet de jouer en Jamaïque au Sunsplash Festival ? Vous auriez été les premiers Blancs à le faire.

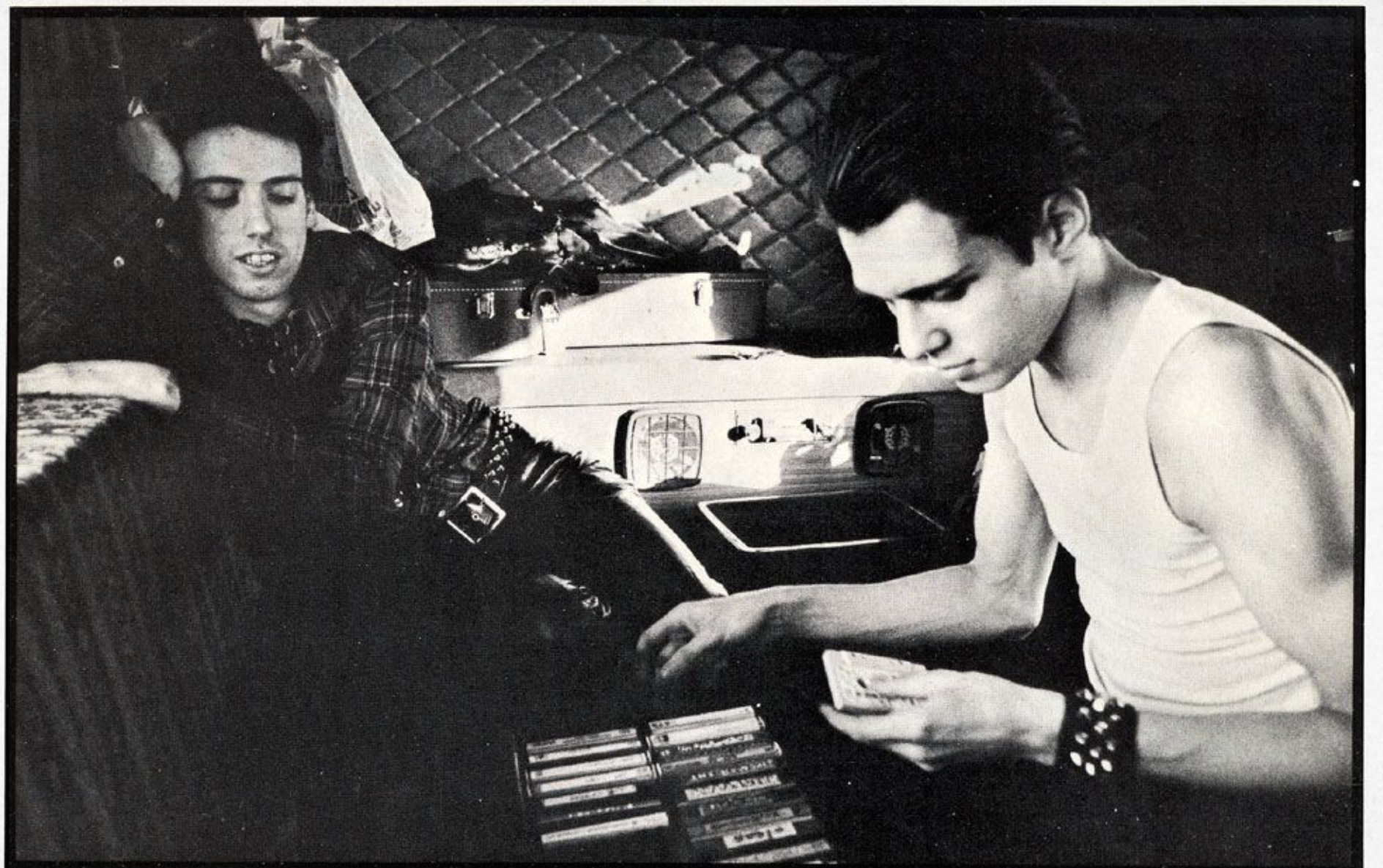
Paul : C'est tombé à l'eau, nous n'avions pas assez de blé pour ça. Pareil pour aller tourner au Japon, les journalistes nous le demandent sans arrêt et nous leur promettons chaque année sans jamais pouvoir le faire.

Best : « Sandinista ! » est peut-être allé un peu trop vite, un peu trop loin pour vos anciens fans, ça pourrait expliquer certaines réactions ?

Mick : Je me doute que nos fans du début doivent être assez surpris mais les vrais sont ceux qui ont évolué avec nous. Nous n'allons quand même pas rejouer le premier album toute notre vie, on n'est pas les Ramones qui, Phil Spector ou pas, ne changent pas leur son à travers les ans. S'il y en a que l'idée de nous voir différents tracasse trop, eh bien, qu'ils n'écoutent pas le disque et restent dans un monde où le Clash n'aurait pas bougé. Ou bien qu'ils jouent eux-même cette musique mais je ne vois vraiment pas pourquoi NOUS ne jouerions pas ce qui NOUS plaît.

Best : Vous écoutez quoi en ce moment ?

Mick : La télé. En dehors de ça, beaucoup de musique noire : de la disco, du funky, les disques



Paul Simonon / Mick Jones

de rap, genre Kurtis Blow... Du reggae. J'aime bien le dernier Talking Heads aussi.

States

Best : Vous avez l'air assez inquiet sur ce qui se passe dans le monde.

Mick : Vu la position que nous avons dans le cadre des tournées, on ne peut pas dire que nous soyons vraiment impliqués. Pas plus que de continuer à chanter nos impressions en descendant Ladbroke Grove parce que ce n'est plus le cas. C'est un boulot de journaliste en quelque sorte, nous rapportons des impressions de ce qu'on a pu voir. Tu devrais aller poser ta question aux gouvernements. Pourquoi les gens crèvent la dalle ?... C'est vrai qu'on a pas mis beaucoup de chansons d'amour dans celui-là !

Best : « Ivan meets GI Joe » c'est la parano de la guerre ?

Mick : Oui, bien que, sur ce titre, nous traitons le problème comme une mauvaise blague... Je crois que les Américains veulent une guerre. Tous ces jeunes qui faisaient du roller-skate, buvaient des milk-shakes et se retrouvent dans l'armée avec ces magnifiques armes à la dernière mode. A force de les fabriquer, ils vont finir par s'en servir. On leur donne un but : le Moyen-Orient ; une raison : le pétrole ; tous les éléments sont

là. C'est tellement plus facile de tuer les gens que d'essayer de les nourrir...

Best : Les Anglais n'aiment pas trop les Américains, en général, c'est votre cas ?

Mick : Nos girlfriends sont américaines. On les apprécie, on les aime, on les adore, même les Américains. Je crois que la new-wave n'est qu'une autre manière de se couper les cheveux mais il se passe aussi trop de choses pour qu'ils continuent indéfiniment à écouter Fleetwood Mac.

Best : Qui est ce Steve Bell qui a dessiné les illustrations de « Sandinista ! » ?

Paul : Il bosse pour Time Out, c'est un satiriste, il a une manière très curieuse de dessiner les humains comme des animaux.

Mick : Et c'est ce que nous sommes tous : des animaux, des fourmis s'agitant à la surface de la Terre. Des grains de poussière avec de drôles de chapeaux et de la graisse dans les cheveux...

Best : Dans le livre « The Clash before & after », vous ressortez comme le groupe le plus photogénique de l'histoire du rock. Vous semblez prendre grand soin de votre image !

Paul : Il y a surtout que Pennie Smith est une grande photographe. Je suis persuadé que si tu as l'air d'un abruti sur les photos, personne ne va vraiment faire attention à ce que tu peux dire. C'est le reflet de notre histoire...

Best : Vous avez l'air bien branché fringues également.

Mick : Les habits font partie d'un tout ; notre musique et notre allure sont liées. Les gens en avaient marre de voir tous ces musiciens dans leurs jeans informels, habillés pareil d'année en année. Les photos du livre ont été prises, pour la plupart, pendant le tour américain. Nous pouvions être vraiment flash, alors qu'en Angleterre, c'est plutôt mal vu, il faut être down, sérieux, préoccupé.

Best : La crise n'a pas frappé les deux pays de la même façon non plus.

Mick : Je sais que notre public aux States n'est pas exactement le même qu'ici. On ne touche pas les plus défavorisés : les jeunes Portoricains ou les jeunes Noirs. C'est plutôt les White middle class kids. Même si ils sont dans la merde, ils ont la stéréo, la télé et des bières dans le frigo. Confortablement dans la merde. Nous espérons sortir « Magnificent Seven » en single là-bas afin d'être entendus par le public des ghettos qui n'écoute pratiquement que de la funky music.

Best : Vous contrôlez vos pochettes également ?

Paul : Plutôt deux fois qu'une. Au moment du premier album, CBS devait se charger de la pochette. Heureusement, j'ai pu, avant la sortie du disque, mettre la main sur une épreuve. Tu sais

ce qu'ils avaient trouvé de mieux pour représenter le Clash : une rue déserte avec une grosse paire de bottes en premier plan. Et en couleur pour ne rien gâcher.

Best : A quoi va ressembler le prochain Clash ?

Mick : Pour l'instant, je vais aller à New-York produire le prochain Ian Hunter. Pour le Clash... Ça risque d'être une grosse surprise mais je préfère la fermer pour l'instant. Tu verras.

Paul : On va le faire sur la révolution algérienne. Pour la France. A moins qu'on soit en retard sur ce coup-là... Non, ce sera dix cassettes vendues pour le prix d'une avec la tasse de thé offerte par dessus le marché.

Best : Pas mal de gens vous croient riches !

Mick : Je sais. Certains le sont devenus, ils sont peut-être plus malins que nous...

L'une des accusations les plus répandues de nos jours est que les Clash se seraient vendus. Pourtant, j'avais toujours cru que se vendre pour rien s'appelait plus simplement se DONNER. Une attitude en voie de disparition, tellement rare qu'il ne faudrait pas que le business et une partie de la presse s'entendent pour flinguer le plus généreux des groupes en activité. Comme le dit Paul, dans deux ans, les regrets ne serviront plus à rien...

Youri LENQUETTE



Joe Strummer